

Notre Fuite devant l'Invasion

C'était le 21 août 1914. Depuis vingt jours déjà la mitraille faisait rage en *Belgique* sur différents champs de bataille et *Liège*, la forteresse si tenace, venait de tomber aux mains des envahisseurs. Malgré les récits des atrocités déjà commises par les *Allemands*, le travail se faisait encore chez nous sans défiance, mais il devenait irrégulier, car les ouvriers ne travaillaient que 3 jours par semaine; la population cependant était assez tranquille; nous ne nous figurions pas que bientôt viendrait notre tour de subir les horreurs de l'invasion.

Comme ce 21 août était une journée de repos et que mon père ne travaillait pas ce jour-là, nous partîmes de bonne heure, moi, maman, papa, afin de couper de l'herbe pour une vingtaine de lapins que nous élevions. Papa commençait à faucher, lorsque le crépitement d'une fusillade nous fit sursauter. Nous écoutâmes immobiles, comme cloués au sol. Le crépitement augmenta encore, puis faiblit, et peu après l'on n'entendit plus que quelques coups de feu isolés. Papa se remis au travail et au bout de quelques instants, l'ouvrage était fait et nous étions de retour. Des ouvriers enlevaient les enseignes du bureau de poste de *Falisolles* et expédiaient les valeurs. On nous apprit alors que des coups de feu avaient été tirés sur l'avant-garde des uhlans allemands et que l'un d'eux était tombé blessé Il avait été fait prisonnier et emmené. De la journée personne ne travailla, on se tint prêt à fuir. Depuis huit heures du matin, un duel d'artillerie ébranlait l'air et se joignait au crépitement des mitrailleuses. Vers une heure, une troupe d'infanterie française vint s'embusquer dans notre rue, mais repartit sans avoir tiré un coup de fusil. A ce moment, les forts de *Namur* se mirent de la partie et leurs canons firent trembler les vitres. Enfin, vers quatre heures du soir, le flot des réfugiés arrivait compact et les *Allemands* avançaient malgré leurs pertes énormes; comme ils n'étaient plus qu'à 500 mètres de *Falisolles*, nous partîmes.

Ce fut à pied que se fit la première partie de notre voyage. Au bout de deux kilomètres environ on nous dit de nous arrêter, les *Boches* étant repoussés; mais nous continuâmes notre route, et le soir nous couchâmes, dans une grange d'une petite bourgade. Le lendemain nous réprimés notre route jusqu'à un village où nous arrivions vers neuf heures. Le bruit des coups de canons et des mitrailleuses sembla fléchir vers midi, mais il reprit bientôt avec plus de violence encore. Nous nous hâtâmes de fuir de nouveau. La route que nous suivions était encombrée d'artillerie au repos; nous fûmes obligés d'en suivre les bords sur une longueur de 7 kilomètres. Nous arrivâmes à *Forennes*, très jolie petite ville en temps de paix, mais alors encombrée de camions automobiles, d'ambulances et de soldats. Là, nous montâmes dans le train qui nous amena en *France*. Malgré l'heure très tardive, deux personnes de *Vireux-Molhain* nous couchèrent et nous firent un accueil très cordial. Nous réprimés le train et nous arrivâmes à *Rethel* où nous restâmes 3 jours. Nous y étions très bien; nous mangions dans un hôpital et couchions dans un autre qui venait d'être créé. Puis, nous nous dirigeâmes sur *Reims* où nous couchâmes; puis sur *Rouen*, par *Laon* et *Amiens*. Nous restâmes cinq jours dans cette localité, chez des gens qui furent très bons pour nous. De là, nous nous dirigeâmes sur *Angoulême*, par *Chartres*, *Orléans* et *Poitiers*.

Arrivé à destination, un déjeuner nous fut servi et le commandant de la place nous envoya à *Malaville*, canton de *Châteauneuf* (*Charente*). Mais la campagne et le travail des champs ne nous convenaient guère, nous n'y étions pas habitués; les occupations de la ville nous étaient plus familières, car mon père est charpentier. Aussi, nous résolûmes de venir à *Châteauneuf*. Une maison était libre, papa trouva bientôt un emploi de charron et moi je vins à l'école publique. Si j'avais des camarades et des amis à l'école de *Falisolles*, j'en ai trouvé aussi à l'école de *Châteauneuf*; j'arrivais comme un pauvre égaré dans un pays inconnu. Ils sont venus à moi, ils ne m'ont pas abandonné, ils ont cherché à faire plaisir. Ils ont été pour moi de bons amis, presque des frères, et je ne les oublierai jamais. Par le bon et chaleureux accueil qu'ils nous ont fait, les *Français* ont su reconnaître le service que les *Belges* leur ont rendu en conservant leur neutralité et en retardant ainsi la marche des envahisseurs.

